

Anastassia Makridou-Bretonneau

En général ...

le travail de Cécile Pitois exploite plusieurs modes de représentation, voire de reproduction - photographie, sculpture, peinture, vidéo - qui sont développés d'une manière autonome ou en complémentarité. Présent comme élément essentiel de l'oeuvre, le langage vient aussi souligner ou encore accomplir les opérations de détournement qui régissent la démarche de l'artiste dans son ensemble. Si les domaines de recherche varient et se démultiplient au fil du temps, la thématique demeure unie et homogène se référant constamment, avec rigueur, au monde des animaux. Sujet d'une activité d'ordre documentaire (séries photographiques Portraits Personnalisés, Paysages Particularisés de...) forme domestiquée (meuble zoomorphe), objet faussement utilitaire et décoratif (figures d'animaux grandeur nature en paraffine+mèche) ou encore image sacralisée (série d'icônes), l'animal y est traité sous ses différents aspects et presque dans toutes les fonctions qui lui sont communément attribuées.

Cette récurrence n'est nullement motivée par une intention d'aborder la notion de la nature au sens générique et abstrait du terme. L'artiste s'intéresse à l'univers animalier en tant que véhicule par excellence de l'imaginaire collectif et personnel. L'ironie, les décalages visuels et textuels, dénotent la volonté de donner à voir cette autre partie de la création comme un reflet de miroir qui nous renvoie systématiquement à nous-mêmes. A partir de ce vieil arsenal de symboles et de codes sociaux, Cécile Pitois invente de nouvelles situations combinatoires : Regarde, regarde le singe rebelle, les escargots roses qui se consomment le temps d'un vernissage, l'icône du couple mère-enfant de pingouins canonisés, tant de mises en scène qui dévoilent des conventions et des mécanismes de substitution.

En particulier ...

lors de son exposition à La Box, l'artiste a présenté deux installations de registres différents. Regarde, dispositif d'une grande table ronde, équipée de casques pour l'écoute d'une pièce sonore inédite et Un temps pour tous, pièce de la série¹ en paraffine+mèche (voir lexique) comportant vingt et un pingouins.

Derrière ce titre incitatif et d'une certaine manière antinomique, Regarde propose la découverte d'une cartographie sonore. Il s'agit d'un état des lieux amusant et incisif, qui intercepte les réactions spontanées face au spectacle des animaux, surtout des chimpanzés, conditionnés dans les cages d'un zoo. Conditionnés nous-mêmes en tant qu'auditeurs par le dispositif proche de ceux des salles de conférences, lieux symboliques d'une activité intellectuelle et par conséquent exclusivement humaine, nous nous trouvons acteurs dans cette théâtralisation simple et efficace de la complicité. Regards et sourires accompagnent cette expérience partagée, pendant laquelle un étrange reportage sans images nous transporte dans un autre contexte mental et physique : l'univers du loisir familial dont le zoo reste un produit d'appel classique et incontournable.

Issu d'une opération «micro cachée», l'enchaînement des commentaires s'organise néanmoins selon une nomenclature établie. Les extraits de dialogues y sont réunis en cycles thématiques - jugement esthétique, assimilation familiale ou sociale - sans pour autant suivre un ordre narratif. Sur le fond des cris de singes qui s'alternent avec les rires humains, l'impératif «regarde», mot d'ordre sans cesse répété, déclenche les échanges. Tantôt beau ou laid, tantôt viril ou maternel, l'animal anthropoïde fait l'objet d'observations, de moqueries, de tous genres de transferts identitaires qui se succèdent comme des instantanés sonores en suspens. Plusieurs tours d'une sorte de jeu de société, drôle et révélateur sont ainsi joués. Les animaux semblent y être les pions vivants, interchangeables et disponibles. «Bonjours» enfantins, exclamations, hypothèses, déviations verbales et clic clac pour les inmanquables photos souvenirs ponctuent le déroulement du jeu. Dénudée de son contexte visuel, la parole déplace habilement le centre de gravité des faits. Il est évident qu'ici le plus important n'est pas l'action, mais les intentions et les pensées qui la précèdent, la fondent et la dirigent. Et comme tout autre jeu de société, le divertissement au zoo simule également les rapports et les stratégies appliqués dans la vie. Le temps de ce loisir, un défoulement s'opère. Les enjeux

sont toujours les mêmes mais se trouvent temporairement transposés ailleurs. Regarde ne fait que nous offrir des fragments témoins de la psychologie des joueurs, puisque c'est avant tout elle qui diversifie chaque fois les parties, c'est-à-dire les commentaires. L'agencement subtil de tous les composants de cette pièce oriente implacablement notre attention sur ces situations tragi-comiques, où le langage qui investit la consommation voyeuriste de l'animal ne sert que d'échappatoire, à peine dissimulée, de la saga humaine.

Exposé partiellement à la Whitechapel Gallery², Un temps pour tous a acquis à Bourges sa version accomplie, réunissant vingt et une sculptures.

Les pingouins en paraffine+mèche sont disposés dans l'espace de manière à suggérer une marche directionnelle, momentanément arrêtée. La taille réelle et les diverses postures respectent les traits essentiels de l'espèce, mais la différenciation des orientations au sein du groupe détourne intentionnellement ses attitudes connues. Ici, leur traversée collective comporte d'une manière inhabituelle quelques individus rêveurs, indécis ou désorientés.

Ainsi que les autres pièces de la série, cette installation emprunte, elle aussi, le fonctionnement d'un work in progress. Doté d'une activité pendant toute la durée de l'exposition, le microcosme artificiel des pingouins subit un lent et pourtant bien réel processus de transformation. Les sculptures sont allumées juste avant le vernissage pour se livrer par la suite dans une consommation aléatoire, à l'image d'un destin commun que chacune assume individuellement d'une manière dissemblable aux autres. Au fil des jours, les enveloppes en paraffine cristallisée se liquéfient en arrangements diffluent. Les figures de l'animal s'effacent derrière les jeux de la matière même qui les constitue. Seuls les pingouins allongés restent inactifs et intacts. A l'abri du chronomètre, ils assurent la visibilité antidatée de l'oeuvre, comme les traces d'un avant, avant que tout cela commence.

Tous les éléments concrets de cette pièce composent un schéma allégorique, une narration qui se déplace de degré en degré sans pourtant se fixer définitivement quelque part. Les matériaux, la disposition, les couleurs et l'échelle 1/1, l'horizontalité et la verticalité, les processus, le figuratif et l'informe sont des paramètres qui tissent une syntaxe. Comme l'a indiqué Grégoire Müller, «il est impossible de dissocier les propriétés physiques d'une pièce et les conditions psychologiques de sa perception». Sauf qu'ici, cette perception est assujettie à un temps donné, le temps unique et fugace de l'oeuvre qui la rend irrévocable.

Telle une mythographie, Un temps pour tous emprunte encore une fois l'image animale pour construire un conte ouvert, une performance par délégation où le réel se mélange avec la métaphore et le statut de l'oeuvre se confond avec celui qu'elle représente.

Tout en s'inscrivant dans une longue tradition qui transpose culturellement nos relations avec l'animal, le travail de Cécile Pitois fait également partie, à l'heure actuelle, d'un retour en force du bestiaire dans l'art³. Les origines de cette préoccupation renouvelée il serait judicieux de les rechercher dans la volonté de traiter plutôt une crise identitaire dans les sociétés occidentales qu'un concept universel et mystifié du monde naturel. Dans la plupart des cas, ce dernier fonctionne comme une anamorphose qui dévoile sous des angles précis des états de faits au sujet de notre communauté plutôt que de la faune ou de la flore. Réfléchies et émergées sur le fond d'une culture populaire qui récupère, emploie et consomme des résidus d'anciennes symboliques dénouées de leur sens premier, ces démarches artistiques interpellent avant tout des comportements individuels ou sociaux qui marquent nos rapports de plus en plus complexes voire malaisés avec le monde vivant, le monde réel.

C'est dans cette optique que Cécile Pitois tend à bouleverser les stéréotypes qui nous permettent d'identifier, de condamner ou célébrer, de toute manière évacuer et exorciser gratuitement notre propre condition humaine à travers celle de l'animal. Car au bout du compte *Faut pas prendre les animaux pour des cons⁴.

1 Cette série a connu récemment un développement important à travers des expositions successives : Trafalgar Square ou un souvenir de Londres. CCC La Vitrine, 1998 et Vernissage, ESBA de Tours, 1999.

2 «Whitechapel Gallery Open», Londres 1996.

3 Plusieurs artistes investissent eux aussi le thème de l'animalité dans la plus grande diversité. Nous pouvons citer Katharina Fritsch, Damien Hirst, Mike Kelley, Annette Messager, Stephan Balkenhol, José Burki ou encore Wim Delvoye, Rosemarie Trockel et Carsten Höller.

4 Phrase en lettres autocollantes, CCC La Vitrine, 1998.

Abécédaire

Animal (aux)

Palmipèdes, volatiles, herbivores...

Peu importe. Faire appel à l'animal pour parler de l'humain. L'histoire d'un éternel télescopage. Comédie humaine et fables d'animaux. Dramaturgies convergentes. En résonance. A l'infini. Le zapping des cases, des pages, des cages. Le champ est vaste. Zoologique, mythologique, iconographique, identitaire aussi.

Animaux donc. Statuaires, génériques, universels. Prolifiques et joyeux. En nombre, en posture, en société. Stéréotypes des espèces. Echelle 1/1. Fidèles aux canons. Sans doute.

Ils sont sur scène. Figurines, figurants, au figuré. A tour de rôles. Sages et capricieux. Apprivoisés et imprévisibles. Inertes et animés.

Ils sont images. Aliénés et inaliénables. Archétypes et précaires. Voilà leur paradoxe. Indélébile d'ailleurs. Aussi bien que le nôtre.

Couleur

Tonique, sale, lumineuse, terne.

Couleurs "culturelles". Ingrédients chimiques, sirops rafraîchissants, sorbets succulents, bibelots souvenirs, gadgets, jouets en plastique... Tout un univers chromatique, le paradis du parfait consommateur bon marché. Nuancier qui habille tout ce qui est disponible immédiatement, facilement, gracieusement...

Mais aussi couleurs ingrates, indéfinissables, anonymes. La gamme de la rue, des accidents de lave-linge, des déchets industriels, d'une nuit en ville. Sombres, monacales, profondes.

Elles se mélangent arbitrairement comme dans la vie.

Espace

Tel qu'il est. Disponible, neutre.

Espace d'exposition ou autre. Se l'approprier sans y toucher. Juste étape d'une migration. Etaler, agencer, construire un "espace" dans l'espace. Positionnement des volumes et mise en relation. Précision minimaliste ou geste rituel. Dans tous les cas délimitation du territoire.

Territoire de l'événement à venir. Et c'est là que ça se passe. Quand l'action se déclenche, cet espace devient un lieu.

Geste

Artisanal, répétitif, minutieux et attentif.

Vouloir s'ancrer à un faire, un savoir-faire. Aller lentement. Procédures à respecter et d'autres à inventer. Travail de fourmis (ou d'abeilles?). Journées de surveillance. Mélanger, tripoter, mouler, gratter... C'est fini et c'est parti pour un autre. Produire, créer, amener à l'état d'être. Geste irréductible. Celui de la patience.

Et après, tout bascule. Geste catalyseur. Incendiaire et sacrificiel. Cycle vital. Il ne faut pas se leurrer. Ça revient au même. Geste moteur pour que tout soit possible à nouveau.

Lumière

En flammes; de flammes.

Lumière couleur et énergie. Lueur et chaleur. Suggestive et légère. Comme la fumée qui s'envole. Envoûtante, furtive et frémissante. Telle une aura montante, magnétisante. Elle avance. Elle creuse. Lumière dévorante. Indifférente et séduisante. Belle et fatale, fatatalement.

Matériau

CaH_{2n+2}, liquide ou cassant. Parum affinis. Encore une de ces mises au point germaniques du 19e.

C'est en qualité de bougie qu'elle nous intéresse ici. Translucide ou opaque. Cristalline ou amorphe. Qu'importe son douteux comportement chimique. Une fois maîtrisée, solidifiée, elle sait attendre. Immuable et statique. Décorative et festive. Ses traversées illuminantes balisent l'espace, les soirées, les ambiances. Des formes initiales aux lumignons de la fin, toute une trajectoire de métamorphoses nonchalantes, aléatoires, joueuses.

Nombre

3,7,21

3+3+1=7

3+3+3+3+3+3+3=21

3x7=21, 7x3=21 k 2+1=3 et on recommence.

Apparitions et conditionnements numérotés. Principe du départ. Calculs simples, immuables, vrais comme l'arithmétique. La base de la vie scolaire, lunaire, agraire, trinitaire, hebdomadaire...

Temps

Justement, le temps et sa conception linéaire, irréversible, additionnelle.

Bien le gérer. Comme s'il y a avait une finalité, laquelle? Calendrier fixé, dates arrêtées. Le temps de l'exposition, mesurable. Minuscule parcelle du temps catalogué : année, mois, jours, heures, minutes, secondes.

Et après c'est le temps dans le temps. Mise en scène de ses composants. Avant, pendant, après. La réalité physique et sa métaphore. En vis-à vis. Le temps d'une apparition, d'une transformation, d'un passage. Et là on s'y perd dans les chronologies. Chronologie artistique, biologique, historique, métaphysique? On ne sait plus exactement et tant mieux.

Titre

Humoristique, herméneutique, tautologique, le tout à la fois.

A quel moment vient-il se glisser dans la trame? Est-il à l'origine, s'élabore-t-il en cours, arrive-t-il à la fin? Tous les cas de figure restent possibles. Mais cela n'a pas beaucoup d'importance. Il est présent, opérationnel, considérable. Qu'il s'apparente aux jeux de mots, clins d'oeil linguistiques ou simples noms communs, il énonce, désigne, oriente. Et pourtant. Derrière ce ton affirmatif s'engendre une petite note d'hésitation, un brin de doute. Propre à l'ironie, cette position intersticielle. Entre deux fonctions, deux degrés, deux (plusieurs) lectures. Partie de l'oeuvre, lui aussi interroge. Forcément.